

WALLACE STEVENS

L'IDEE D'ORDRE A KEY WEST

et autres poèmes

traduits par Jean-Yves Cadoret

Mis en ligne le 8 octobre 2016  
dernière mise à jour le 15 février 2021

## INFANTA MARINA

Sa terrasse : le sable  
Les palmes et le soir.

Son poignet dessinait  
Les courbes radieuses  
De sa pensée.

Le froissement de plumes  
De cette créature du soir  
Semblait un fâsèlement de voile  
Sur la mer.

Elle cherchait sa route  
A coups d'ailes,  
Avec en elle quelque chose de la mer  
Et du soir  
Qui montaient  
En silence.

*Infanta marina*

## ANECDOTE DES HOMMES PAR MILLIERS

L'âme, disait-il, se compose  
Du monde extérieur.

Il y a des hommes de l'est, disait-il,  
Qui sont l'est.  
Des hommes d'une province  
Qui sont cette province.  
Des hommes d'une vallée  
Qui sont cette vallée.

Il y a des hommes dont les mots  
Sont comme les bruits naturels  
De leurs pays.

Comme le caquet des toucans  
Au pays des toucans.

La mandoline est l'instrument  
D'un pays.

Y-a-t'il des mandolines des montagnes de l'ouest ?  
Y-a-t'il des mandolines des clairs de lune du nord ?

La robe d'une femme de Lhassa,  
Dans sa ville,  
Est un élément invisible de cette ville  
Rendu visible.

*Anecdote of men by the thousand*

## DESILLUSION DE DIX HEURES

Les maisons sont hantées  
De chemises de nuit blanches.  
Mais jamais vertes,  
Ou pourpres à pois verts,  
Vertes à pois jaunes,  
Jaunes à pois bleus.  
Et jamais folles,  
Avec des chaussettes de dentelle  
Ou des ceintures autour du cou.  
Personne ne rêve  
De babouins ou de bigorneaux.  
Il n'y a guère, ici ou là, qu'un vieux marin  
Ivre, endormi dans ses bottes,  
Pour capturer des tigres  
Sous le ciel rouge.

*Disillusionment of Ten o'clock*

## THEORIE

Je suis ce qui m'entoure.

Les femmes le savent.  
On n'est plus une duchesse  
A cent mètres de sa voiture.  
Ces choses alors sont des portraits :  
Un vestibule sombre ;  
Un grand lit à baldaquin.

Ce ne sont là que des exemples.

*Theory*

TREIZE REGARDS SUR UN MERLE

1

Vingt montagnes enneigées  
Où seul bougeait  
L'œil du merle.

2

J'avais trois idées  
Comme un arbre  
Où sont trois merles.

3

Le merle virevoltait dans les vents d'automne,  
Prenait part à la pantomime.

4

Un homme et une femme  
Font un.  
Un homme, une femme et un merle  
Font un.

5

Préférer  
La beauté des inflexions  
A celle des insinuations ?  
Au sifflement du merle  
Le silence qui ponctue ?

6

La haute fenêtre était couverte de glaçons  
Comme un verre monstrueux  
Que sillonnait  
L'ombre du merle.

6

II

Se tramait dans l'ombre  
Une indéchiffrable cause.

7

Pauvres hommes d'Haddam<sup>1</sup>,  
Pourquoi imaginer des oiseaux d'or ?  
Ne voyez-vous pas le merle  
    Au pied  
    De vos femmes ?

8

Je sais de nobles accents  
Et des rythmes lucides, évidents.  
    Mais je sais aussi  
    Que le merle participe  
    De ce que je sais.

9

Quand le merle fut hors de vue,  
    On vit l'arc  
    De l'un des cercles.

10

A la vue d'un vol de merles  
    Dans la lumière verte,  
Même les maquereilles de l'euphonie  
    Eclatent en sanglots.

11

Il avait traversé le Connecticut  
    Dans un carrosse de verre.  
    Il eut peur tout-à-coup  
    D'avoir confondu  
    L'ombre de son attelage  
    Avec des merles.

7

12

La rivière bouge.  
C'est le merle qui vole.

13

Le soir tomba à midi.  
Il neigeait  
Et il allait encore neiger.  
Le merle s'installa  
Dans les basses branches du cèdre.

*Thirteen ways of looking at a blackbird*

<sup>1</sup> Petite ville du Connecticut (chef-lieu Hartford, où Wallace Stevens fit toute sa carrière d'assureur et où il mourut en 1955), fondée par les Puritains, ce qui explique peut-être le choix de Stevens – à moins qu'il ait eu des comptes à régler avec quelques assurés locaux mauvais payeurs! Sur le net, un certain Willis Monie pense pour sa part qu'il s'agit d'un jeu de mots avec l'expression anglaise « être allé à Haddum », qui signifie avoir contracté la syphilis : « Using this pun, Stevens contrasts the illusions surrounding sex with the realities of sexual intercourse. The 'thin' (balding) men, then, worship at a false idol, romantic sex, even when faced with such sexual realities as venereal disease, rather than recognize sex as a part of the mundane world of the blackbirds. This reading explains the reference in the last line to "the women," who function in this section as the element of the physical world which is not seen as it exists in reality ».



## ADIEU A LA FLORIDE

### I

Avant toute, grand navire, puisqu'à présent, sur le rivage,  
Le serpent s'est défait de sa peau.  
Key West a sombré sous les lourds nuages  
Et les argents et les verts ont envahi la mer. La lune  
Est à la tête du mât et le passé est mort.  
Son esprit ne me parlera plus jamais.  
Je suis libre. Au-dessus du mât la lune  
Vogue au large de son esprit et les vagues répètent  
Que le serpent s'est dépouillé de sa peau.  
Avant toute à travers les ténèbres. Les vagues refluent.

### II

Son esprit me tenait sous sa coupe. Les palmiers embrasaient  
Comme si je vivais dans une terre de cendres, comme si  
Les feuilles dans lesquelles le vent avait engrangé le froid  
Sifflant de mon Nord sifflaient dans un Sud de sépulcre,  
Son Sud de pin, de corail et de mer coralline,  
Sa demeure, pas la mienne, dans les Keys toujours rafraîchies,  
Ses jours, ses nuits océaniques, qui appelaient  
La musique, les murmures des récifs.  
Quel bonheur de faire route vers le Nord,  
De savoir que j'oublierai le sable blafard...

### III

J'ai détesté le yawl ardent sous lequel on voyait  
Le fond de la mer et la jungle  
Des algues ondulantes. J'ai détesté les fleurs  
Enroulées sur la hutte sans ombre, la rouille et les os,  
Les arbres pareils à des os et leurs feuilles mi-sable, mi-soleil.  
Quel bonheur d'être ici sur le pont dans le noir et de dire  
Adieu, de savoir que cette terre est quittée pour toujours  
Et qu'elle ne survivra dans aucun discours,  
Aucun regard, aucune pensée, sauf  
Qu'il m'est arrivé de l'aimer... Adieu. Avant toute, grand navire.

#### IV

Mon Nord est sans feuilles et s'endort dans les vases de l'hiver  
Faites à la fois d'hommes et de nuages, une vase d'hommes en foules,  
Qui coulent comme de l'eau,  
Cette eau sombre qu'une houle amère fend  
Contre vos flancs, qui se bouscule et bascule  
Dans les ténèbres fracassées, dans un tumulte d'écume.  
Etre libre de nouveau, retourner à l'esprit violent  
Qui est le lot de ces hommes, et déjà me tient  
Sous sa coupe, et m'emporte, pont brumeux, m'emporte  
Vers le froid, avant toute, grand navire, plonge.

*Farewell to Florida*

## L'IDEE D'ORDRE A KEY WEST<sup>1</sup>

Elle chantait encore mieux que la mer.  
A aucun moment l'eau n'épousait la sensibilité ou la voix,  
Comme un corps autonome qui aurait un flottement  
De manches vides ; et pourtant son mouvement incessant  
Mimait un cri, sans cesse faisait naître un cri,  
Qui n'était pas de notre monde bien qu'il nous fût intelligible.  
Un cri inhumain, le cri de l'océan.

La mer n'était pas un masque. N'en était plus un.  
Sa chanson et l'eau ne se mariaient pas  
Bien qu'elle chantât ce qu'elle entendait -  
Puisqu'elle chantait mot à mot.  
Était-ce l'eau qui battait au cœur de ses mots,  
L'eau meunière et le vent haletant ?  
Mais c'était elle et non la mer que nous entendions.

Car c'était elle l'auteur de la chanson.  
La mer toujours en habit, la mer aux poses tragiques  
N'était que l'endroit au bord duquel elle marchait en chantant.  
Qui chante par sa bouche ? - la question nous était venue  
Parce que nous savions que c'était là ce que nous cherchions  
Et que la question reviendrait dès qu'elle ouvrirait la bouche.

Si cela n'avait été que la voix d'ombre de la mer  
Qui montait, même resplendissante de vagues ;  
Si cela n'avait été que la voix lointaine du ciel  
Et des nuages, de la barrière de corail immergée  
Et pourtant visible, ç'aurait été un air inspiré,  
La voix de l'air qui exulte, un son d'été  
Repris sans fin par l'été  
Et rien qu'un son. Mais c'était plus que cela,  
Plus même que sa voix, et que les nôtres, au milieu  
Des montagnes russes de l'eau et du vent,  
Des distances théâtrales, des ombres de bronze engrangées  
Sur l'horizon et de toutes ces façons de montagne  
Du ciel et de la mer.

C'était sa voix qui rendait  
Le ciel plus sensible dès qu'elle cessait.  
Elle donnait à l'heure mesure de sa solitude.  
Elle était l'unique ouvrière du monde  
Dans lequel elle chantait. Et quand elle chantait, la mer,  
Toute mer qu'elle fût, devenait la mer  
De sa chanson - car elle en était l'auteur. Alors,  
Lorsque nous l'avons vue arpenter la plage en solitaire,

Nous avons compris qu'il n'y aurait jamais d'autre monde pour elle  
Que celui qu'elle chantait, celui qu'en chantant elle faisait naître.

Ramon Fernandez, dis-moi, si tu connais la réponse,  
Pourquoi, lorsque le chant cessa et que nous sommes revenus  
Vers la ville, dis-moi pourquoi la lumière des vitres,  
Les lumières des bateaux de pêche au mouillage,  
Dès que la nuit a basculé dans l'air,  
Ont gouverné la nuit et triangulé la mer,  
Distribuant zones blasonnées et pôle de feu  
Dans la nuit désormais bien mise, d'aplomb, enchantée.

Oh ! sainte fureur de l'ordre, pâle Ramon,  
Que celle de l'auteur qui ordonne les mots de la mer,  
Les mots des portails parfumés que font les étoiles,  
Nos mots et ceux de nos origines,  
En déplaçant à peine les lignes, en creusant les sons.

*The idea of order at Key West*

<sup>1</sup> Voir *The maker*, in Jean-Yves Cadoret, *Poètes*.

## UNE CARTE POSTALE DU VOLCAN

Les enfants qui ramassent nos os  
Ne sauront jamais qu'autrefois ces os  
Couraient comme des renards sur la colline ;

Et qu'en automne quand les raisins  
Vivifient l'air vif de leur parfum  
Leur respiration faisait des nuages de givre ;

Au moins devineront ils qu'avec nos os  
Il y avait beaucoup plus, et que nous leur avons légué  
L'apparence des choses, ce que nous avons ressenti

De ce que nous avons vu. Les nuages du printemps soufflent  
Au-dessus du château aux volets fermés  
Qui se dresse au-delà de notre portail, et le ciel venté

Crie d'un désespoir littéral.  
Nous connaissions depuis longtemps l'apparence du château  
Et ce que nous en disions est devenu

Une partie de ce qu'il est... Les enfants  
Qui tissent encore des auréoles de bourgeons  
Rediront nos paroles sans savoir,

Ils diront du château qu'il paraît  
Que celui qui a vécu là a imprimé  
Son esprit belliqueux dans les murs nus,

Qu'il a légué une maison sale au milieu d'un monde éventré,  
Des lambeaux d'ombres usées jusqu'à la trame  
Que barbouille d'or l'opulent soleil.

*A postcard from the volcano*

## DE LA POESIE MODERNE

Le poème de l'esprit dans l'acte de trouver  
Ce qui suffira. Il n'a pas toujours eu  
A trouver : la scène était là ; il répétait  
Ce qui était dans le script.

Puis le théâtre changea  
En quelque chose d'autre. Son passé devint un souvenir.

Il doit être vivant, apprendre la langue du pays.  
Il doit affronter les hommes de son temps et rencontrer  
Les femmes de son temps. Il doit penser à la guerre  
Et trouver ce qui suffira. Il doit  
Construire une nouvelle scène. Il doit monter sur cette scène  
Et, comme un acteur insatiable, avec lenteur et  
Conviction, prononcer les mots qui dans l'oreille,  
La plus délicate oreille, celle de l'esprit, répètent,  
Exactement, ce qu'il veut entendre, pour  
Une invisible audience, attentive  
Non pas à la pièce, mais à lui-même, en s'exprimant  
Avec une émotion pareille à celle de deux êtres humains, comme deux  
Emotions qui n'en font qu'une. L'acteur est  
Un métaphysicien dans le noir, il frotte la corde  
De son instrument, une corde à toute épreuve qui délivre  
Des sons d'une justesse spontanée, qui contiennent  
L'esprit tout entier, sous lesquels il ne peut tomber,  
Et au-delà desquels il ne souhaite pas s'élever.

Il doit

Etre la découverte d'une satisfaction, qui peut  
Etre celle d'un homme qui patine, d'une femme qui danse, d'une femme  
Qui se peigne. Le poème de l'acte de l'esprit.

*Of modern poetry*

## METAMORPHOSE

Jone, jone, jone,  
Vieux ver, mon beau caprice,  
Le vent comme il épelle  
Sep – tem – bre...

L'été n'est plus qu'os.  
Le rouge-gorge est à Caracas.  
Fais o, fais o, fais o,  
Oto – otu – bre.

Et les feuilles grossières tombent.  
La pluie tombe. Le ciel  
Tombe et s'enterre avec les vers.  
Les réverbères

Sont des pendus.  
Oscillant dans un illogique  
Va et va et vient  
Vient Nalg – nul – imbes<sup>1</sup>.

*Metamorphosis*

<sup>1</sup> Je me suis aidé, pour tenter de rendre en français ce dernier vers intraduisible, de la très convaincante analyse de Laurence de Looze parue dans la livraison du *Wallace Stevens Journal* du printemps 1984 : « Poem as process : Wallace Stevens' Metamorphosis », au terme de laquelle elle voit, dans l'original « Fro Niz-nil-imbo », la métamorphose réelle qu'apporte dans la nature Novembre, le Brumaire/Frimaire de la Révolution et le Miz Du des Bretons, transposée à l'intérieur du mot lui-même, « Fro Niz » faisant écho à frozen (gelé, glacial) aux côtés de « nil » (rien) et « limbo » (limbes).

## LE POEME ULTIME EST ABSTRAIT

Qu'est-ce qui fait que le jour se tord de douleur ? Le conférencier  
De Ce Beau Monde Nôtre se met en musique lui-même  
Et disserte sur la planète en bafouillant, la voici rose, puis mûre,

Rouge enfin, à point. Singulière question – apporter ici  
Une réponse singulière à cette singulière question  
N'est pas le sujet – le sujet est la question.

Si le jour se tord de douleur, ce n'est pas de révélations.  
On continue à poser des questions. On n'a fait  
Que sérier le problème. Autrement dit, on a changé

Le placide espace. Il n'est pas aussi bleu que nous le pensions. S'il était bleu  
On ne poserait pas de questions. Notre intelligence use  
De contorsions et de ruses tous azimuts,

Se convulse dans de mauvaises directions et à de mauvaises distances,  
Elle ne nous rend pas agiles : présents  
Partout dans l'espace en même temps, pôle de nuage

De communication. Il suffirait  
Qu'une fois, rien qu'une fois, nous soyons assignés au centre  
De Ce Beau Monde Nôtre, et pas comme à présent

Sans recours à sa périphérie, il suffirait que nous soyons  
Entiers, parce qu'au centre, et tout entiers dans le sens,  
Et dans cet énorme sens profondément heureux.

*The ultimate poem is abstract*



## BOUQUET DE ROSES DANS LE SOLEIL

Disons que c'est un effet grossier, rouges presque noires,  
Jaunes rosées, blanches orangées, trop comme elles sont  
Pour être autre chose dans le soleil de la pièce,

Trop comme elles sont pour être changées par métaphore,  
Trop présentes, choses qui en étant réelles  
Condamnent tout effort d'imagination à les appauvrir.

Et pourtant cet effet est une conséquence de la façon  
Dont nous ressentons, et donc il n'est pas réel, sauf  
Par la sensation qu'on en a, la sensation du rouge le plus fécond,

Du jaune comme première couleur et du blanc,  
Dans lesquels la sensation réside, comme un homme réside,  
Enorme, dans la totalité de sa vérité.

Notre sensation de ces choses change, et elles changent  
Non comme dans une métaphore, mais dans la sensation  
Qu'on a d'elles. Ainsi la sensation excède toute métaphore.

Elle excède les lourds changements de la lumière.  
Elle est comme un flot de significations sans parole  
Et d'autant de significations qu'il y a d'hommes.

Nous sommes deux à jouir de ces roses, comme nous sommes  
Deux à les voir. C'est ce qui les rend  
Hors de portée de la main du rhéteur.

*Bouquet of roses in sunlight*

## ANGE ENTOURE DE PAYSANS<sup>1</sup>

Un des paysans :  
Pourquoi  
Ce bienvenue sur le seuil où nul ne se présente ?

L'ange :  
Je suis l'ange de la réalité,  
L'instantané qui se tient dans l'embrasement de la porte.

Je n'ai ni aile couleur de cendre ni vêtue de minerai,  
Je vis sans tiède auréole,

Et les étoiles non pas me suivent et m'assistent,  
Mais, de mon être et de son savoir, participent.

Je suis l'un de vous, et étant l'un de vous,  
C'est être et savoir ce que je suis et sais.

Pourtant je suis l'ange nécessaire de la terre,  
Puisque, par ma vue, la terre vous redevient visible,

Débarassée de la camisole empesée dans laquelle la tient l'homme,  
Et, par mon oreille, vous parvient son tragique bourdonnement

Qui s'élève, liquide, en liquides attermoiements,  
Comme des mots détremés à fleur d'eau ; comme du sens à nonné

Par la répétition de demi-sens. Je ne suis pas,  
Moi-même, la moitié d'une forme,

Vue à moitié, ou pendant un court instant, une vue  
De l'esprit, une apparition, dans l'appareil

D'une apparence à ce point volatile qu'un simple mouvement  
De mon épaule, vite, trop vite, efface ?

*Angel surrounded by paysans*

<sup>1</sup> Voir *Dans le leurre du seuil*, in Jean-Yves Cadoret, *Poètes*.

## LE POÈME QUI AVAIT PRIS LA PLACE D'UNE MONTAGNE

Il était là, mot à mot,  
Le poème qui avait pris la place d'une montagne.

Il respirait son oxygène  
Même après avoir été retourné contre la poussière de sa table.

Il lui rappelait comment il avait eu besoin  
D'un endroit pour aller dans sa propre direction,

Comment il avait recomposé les pins,  
Déplacé les roches et tracé son chemin entre les nuages,

Pour trouver la perspective qui serait la bonne,  
Là où il pourrait se tenir dans une inexplicable perfection :

La roche exacte où son inexactitude  
Aurait découvert, enfin, la vue vers laquelle ils s'étaient laissés porter,

Où il pourrait s'allonger et, contemplant d'en haut la mer,  
Reconnaître son lieu sur terre, unique et solitaire.

*The poem that took the place of a mountain*

NON PAS L'IDEE DE LA CHOSE  
MAIS LA CHOSE ELLE-MÊME

L'hiver commençait à lâcher prise,  
Début mars : un cri aigre lui parvint du dehors  
Qui lui parut un accord.

Il sut qu'il l'entendait,  
Cri d'oiseau, à l'aube ou l'instant d'avant,  
Dans le vent début mars.

Six heures, le soleil se levait  
Et n'était déjà plus ce panache houleux sous la neige...  
Dehors, cela venait du dehors.

Pas de la vaste ventriloquie  
Du sommeil, ce papier-mâché rongé...  
Le soleil venait du dehors.

Ce cri aigre, c'était  
Un choriste dont le c précédait le chœur.  
C'était le héraut du soleil colossal,

Nimbé des anneaux du chœur  
Encore lointains. C'était comme  
Un plus grand réel.

*Not ideas about the thing but the thing itself*

## ÊTRE, SIMPLEMENT

Un arbre, au bout de l'âme,  
Outre-pensée, paraît  
A l'horizon de bronze,

Sur l'arbre un oiseau d'or  
Chante un air inconnu,  
Incompréhensible, et

Tu comprends que tes heurs  
Et malheurs y ressemblent.  
L'oiseau chante. L'or brille.

L'arbre est au bord du vide.  
Au vent tremblent les feuilles.  
Feu de plumes, l'or coule.

*Of mere being*

## REPERES

### HARMONIUM (1923)

Infanta marina	octobre 1986
Anecdote des hommes par milliers	décembre 1988
Désillusion de dix heures	décembre 1997
Théorie	décembre 1988
Treize regards sur un merle	août 1989

### IDEES D'ORDRE (1935)

Adieu à la Floride	octobre 2016
L'idée d'ordre à Key West	février 2002
Une carte postale du volcan	octobre 2016

### PARTIES D'UN MONDE (1942)

De la poésie moderne	décembre 1988
Métamorphose	février 2021

### LES AURORES DE L'AUTOMNE (1950)

Le poème ultime est abstrait	octobre 2016
Bouquet de roses dans le soleil	octobre 2016
Ange entouré de paysans	novembre 1976

### LE ROC (1954)

Le poème qui avait pris la place d'une montagne	octobre 2016
Non pas l'idée de la chose, mais la chose elle-même	mai 1989
Être, simplement	mai 1977